

Les Animaux dans la Nature*

par

Maurice Constantin-Weyer

Je considère comme l'une des meilleures fortunes de ma vie les années que j'ai passées dans la forêt canadienne, à une époque où, dans la partie que j'habitais, la cognée du défricheur n'avait pas encore retenti. La petite maisonnette en troncs d'arbres que j'avais construite de mes propres mains, était située à la lisière même d'une épaisse forêt qui se prolongeait en croissant et m'entourait à l'est, au nord et à l'ouest. Au midi, c'était une longue suite de prairies, plus ou moins marécageuses, encadrées de saules, au centre de chacune desquelles il y avait un étang que, du tout premier printemps aux gelées de l'automne, fréquentait un peuple varié de canards.

Je me trouvais là dans la situation d'un Adam au Paradis terrestre. Plus le costume. Les moustiques et les maringouins n'eussent point toléré le nudisme. Je ne sais si vous vous rappelez ce verset de la Genèse: "Et le Seigneur fit comparaître toutes les bêtes devant Adam, afin qu'il leur donnât un nom". Je n'avais pas à donner de nom aux animaux du voisinage. La chose avait été faite depuis longtemps, par les Sauvages, par les trappeurs et enfin par les savants, de sorte que pour désigner les bêtes que je rencontrais, j'avais le choix des langues. Peu m'importait que l'original fut, pour les Indiens *Mousché*, pour les Anglais *Moose*, pour les Savants *Alces americanus*. L'essentiel, pour moi, était de voir les animaux dans leur habitat naturel.

Avouez que l'on ne sait pas grand-chose d'un homme, si l'on n'a pas pénétré dans son intimité, tout au moins dans son milieu. Il en est de même des bêtes. J'avais lu beaucoup de livres sur la faune canadienne. Pourtant je ne savais pas grand-chose sur elle. Le meilleur naturaliste ne pourrait prétendre à tout savoir. Buffon,

* D'après les renseignements de Françoise Constantin-Weyer, ce texte serait inédit.

qu'il ne faut pas plus sous-estimer que prendre pour un guide infallible, a, comme l'a dit le bon abbé Delille:

"... des bosquets de Montbar
par ses ambassadeurs courtois la Nature."

Et, comme les ambassadeurs de Buffon s'en rapportaient à leurs sous-ambassadeurs, qui s'en rapportaient souvent à des légendes discutables, l'*Histoire Naturelle* du grand écrivain ne nous donne de la plupart des animaux qu'une vue très fautive, en dépit de l'art avec lequel elle est écrite.

Mais là, je me trouvais aux premières loges. Dès le premier dégel, ces grands voyageurs internationaux que sont les canards, les grues, les oies passaient inlassablement, se hâtant vers les toundras du cercle polaire, où ils ont l'habitude de nicher.

Quelques individus s'arrêtaient sur les étangs dont j'ai parlé, trouvant l'endroit à leur convenance, et les pluviers se poursuivaient dans les flaques d'eau. Car c'était le commencement de la grande saison des parades, et qu'y a-t-il de plus délicieux que la chanson d'amour qu'une grive fait jaillir d'un buisson?

La prairie était le domaine d'un bel oiseau en voie de disparition, hélas! le grouse Cupidon. Récemment, en feuilletant l'excellent livre sur la *Vie des animaux* de M. le professeur Léon Bertin, j'ai vu que ce savant se demande si le grouse Cupidon est polygame ou monogame. Je puis lui donner une réponse sur ce point. Le grouse Cupidon est parfaitement polygame. Et ses amours sont marquées par de curieuses danses dont le caractère érotique est évident, de même que cette sorte de gélinotte que les Canadiens et Américains appellent improprement perdrix, se livre à d'autres manifestations non moins curieuses. Vous croyez entendre dans les bois un roulement de tambour. Vous en approchez avec précaution. C'est un coq qui bat des ailes pour rassembler son harem, lequel le regarde avec admiration.

Soir et matin, les petits loups de prairie, les coyotes donnaient de la voix, tout autour de chez moi. Pourquoi? Une fable trop accréditée veut qu'ils hurlent ainsi pour rabattre le gibier. Rien n'est plus faux. Le coyote chasse à l'approche ou à l'embuscade, et seul, jamais en bande. Ces hurlements qui se répondent les uns aux autres ce sont simplement, je pense, des conversations de loup à loup. J'en suis d'autant plus convaincu, que j'ai eu pendant assez longtemps un loup apprivoisé, qui répondait aux hurlements de

ses congénères. Que se disaient entre eux ces loups, je n'en sais rien. Mon loup apprivoisé a appris à comprendre un certain nombre de mots anglais ou français. Hélas! Je ne suis jamais arrivé à comprendre le langage des loups. C'est assez humiliant pour l'orgueil humain.

C'était aussi l'époque où les ours sortaient de la tanière où ils avaient passé l'hiver bien au chaud, vivant au ralenti sur leurs réserves de graisse. L'ours, quand il ne se sent pas attaqué, est en général un être assez pacifique. Son régime est plus végétarien que carnivore. Et je voyais un peu partout l'endroit où ils avaient creusé pour déterrer l'ail sauvage, dont ils raffolent, et dont le parfum, au printemps, embaume peut-être un peu trop leur chair. Les ours qui vivaient près de la rivière allaient pêcher dans les creux où les crues, en se retirant, avaient laissé quelques poissons. Soigneusement dissimulé à bon vent derrière un buisson, j'ai souvent admiré la dextérité avec laquelle, d'un coup de sa large patte, l'ours envoie à dix pas le brochet qu'il a acculé adroitement dans une échancrure du bord.

Un peu plus tard, en juin, les taons devenaient insupportables. Les originaux eux-mêmes, ces gros élans canadiens dont la taille est celle d'un cheval, sortaient du bois affolés par le harcèlement des mouches et se précipitaient dans les étangs. On en voyait parfois, dont sortaient de l'eau seule l'extrémité du muffle et les bois neufs, encore garnis de leur velours. Car, soit dit en passant, la Nature fait bien les choses. Les cervidés mâles, cerfs, chevreuils et élans sont loin d'être les animaux doux et charmants que l'on croit généralement. Ils sont d'une brutalité stupéfiante. S'ils ne perdaient leurs bois aussitôt la saison du rut terminée, la plupart des femelles avorteraient, la plupart des faons mourraient de la méchanceté inouïe de leurs époux et pères. L'humeur combative de ces mâles trouve à s'employer à la saison des amours, de sorte que les biches et chevrettes appartiennent au plus fort. Puis les bois tombent, et tout le temps de la repousse, c'est-à-dire de janvier à août, sont d'une extrême sensibilité. Vers la fin du mois d'août ou dans les premiers jours de septembre, commencent les combats entre rivaux. En ce qui concerne l'original, les chasseurs indiens mettent leur combativité à profit pour tuer les mâles. Ils imitent leur brame. Il y a toujours quelque champion qui, croyant répondre au défi d'un rival, vient sottement se faire abattre d'un coup de carabine.

Puis octobre arrive, et sur les étangs, les ondatras, ou rats musqués, que l'on commence à connaître en France, édifient de véritables maisons avec un art consommé. Quand on songe que les Indigènes de la Terre de Feu sont depuis plus de quatre cents ans au contact des Blancs et n'ont pas même appris à se faire une hutte en branchages, pour se protéger des tempêtes de neige et de pluie glaciale du cap Horn, on se demande qui a le plus droit au titre d'être intelligent, du rat musqué ou de notre frère le Fuégien. Quiconque a, comme moi, vécu de longues années au contact des bêtes sauvages, les observant journellement dans leur habitat, est conduit à s'insurger contre l'abus que l'on fait du mot instinct. Ce n'est pas l'instinct, c'est l'intelligence qui guide les animaux. S'ils ne raisonnaient pas, ils ne seraient pas capables de se maintenir en vie.

Cette intelligence n'est pas infaillible. Dans l'extrême nord du Canada, les troupeaux de boeufs musqués ont été décimés parce qu'ils ont voulu appliquer à l'Homme la tactique qui leur réussit contre les loups. Attaqués par ces derniers, les boeufs musqués se forment en carré comme jadis les militaires, et opposent aux assaillants la menace de cornes longues et aiguës. Contre l'Homme préhistorique, cette même tactique était excellente. Elle est déplorable contre l'Homme moderne armé de carabines à répétition et à longue portée. Aussi les Esquimaux eussent-ils détruit ces animaux jusqu'au dernier, si le gouvernement canadien n'avait pris des mesures sévères.

Avec les grands vents d'automne, les grands voiliers internationaux que nous avons vus en mars, avril, remontant vers le Nord, repassent en quête de soleil. Ils sont accompagnés de leur progéniture. Voici une cinquantaine d'années, j'ai vu des vols d'oies sauvages formés en immenses triangles dont chacun comprenait des centaines d'individus. Mais en Amérique du Nord, comme en Europe, le nombre des chasseurs s'accroît de plus en plus, et chaque année le gibier se fait plus rare.

Octobre est aussi le mois où l'ours noir se met en quête d'un gîte pour son hiver. Nombreux, au surplus, les animaux qui hibernent dans une douce torpeur. À côté de l'ours, le blaireau du Canada, le sconse, divers écureuils, font de même. Beaucoup d'entre ces derniers animaux ont eu la prévoyance d'entasser dans leurs terriers des provisions pour l'hiver. Les gouvernements américain et canadien ont le tort des primes pour la destruction des coyotes. Ceux-ci, en chassant sans merci les petits rongeurs des

champs, remboursent au centuple les quelques volailles mal gardées qu'ils chapardent aux fermiers. Dans la partie méridionale des États-Unis ce sont les serpents qui font la police des rongeurs et ils s'en acquittent bien.

Mes amis canadiens me disent que, depuis quarante ans que j'ai quitté leur beau pays, le climat y a beaucoup changé et que les hivers y sont moins longs et moins froids qu'à mon époque. Vers la fin octobre, nos lièvres commençaient à prendre leur vêtement d'hiver, et, de fauve, passaient au blanc pur, sauf l'extrémité des oreilles qui demeure noire. Ce mimétisme les protégeait par temps de neige. Mais le plus souvent ils avaient acquis leur nouvelle livrée avant les premières chutes, et ce qui était destiné à leur être une protection leur était fatal. Imaginez l'effet de ces taches blanches sur les lits roux des feuilles sèches.

La neige nous révélait toute la diversité de la faune des bois. À côté de l'empreinte large, décidée et profonde de l'orignal gigantesque, survivant splendide des époques préhistoriques, du cerf wapiti, le géant des cervidés, du cerf de Virginie et du cerf à queue noire, des nombreuses empreintes des loups, du large pied rond des lynx, se révélaient les passées de nombreux petits carnassiers, le vison dont la fourrure est chère à nos compagnes, la martre, l'hermine, le renard.

La neige est un livre qui raconte fort indiscrètement la vie des bêtes. Comme à cette époque-là, j'étais jeune et assez indifférent au froid, je passais une partie de la journée dans la forêt. Je savais qu'un gros lynx, embusqué sur une branche d'arbre, s'était, la nuit précédente, laissé choir sur le dos d'un faon de l'année, lui avait cassé les vertèbres cervicales, l'avait en partie dévoré. Je savais aussi, qu'après qu'il avait été repu, deux loups n'avaient point dédaigné les restes du gros félin. Ici, c'était une hermine qui avait saigné un lièvre. Ceux qui croient que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ne réfléchissent pas à la quantité de meurtres quotidiennement nécessaires pour entretenir la vie. Bien mieux, un hiver où j'avais surpiégé lynx et coyotes autour de chez moi, les lièvres se mirent à pulluler au point que la nourriture leur manqua. Beaucoup contractèrent d'étranges maladies. La situation se rétablit, lorsque, comme j'avais cessé de piéger, loups et lynx revinrent et firent disparaître la maladie avec les malades. L'équilibre de la Nature s'était rétabli. Mais il s'était rétabli par le meurtre.

Quelques oiseaux demeuraient dans la forêt et, parmi eux, les

deux plus beaux de la sylvie canadienne: le pic à tête rouge, qui martelle incessamment le tronc des arbres pour en extirper les larves d'insectes, et cet admirable geai bleu de l'Amérique du Nord, un peu plus petit que son cousin d'Europe, mais combien plus richement vêtu, et passant dans la forêt dépouillée comme une irréaliste apparition ornée de saphir. On le voyait s'envoler d'une touffe de cette variété de viorne aubier que les Canadiens français nomment le pembina, et dont les fruits d'un rouge éclatant demeurent tout l'hiver attachés aux branches.

Tandis que le pic faisait son métier de chirurgien des arbres, le geai bleu, s'enfuyant à mon approche, poussait un cri aigu, laissait tomber les fruits qu'il avait au bec et, sans le savoir, replantait le sous-bois en viornes. Je lui en savais gré. La viorne canadienne est une très proche parente de la boule de neige de nos jardins. Au premier printemps, elle épanouit dans la joie ses énormes corymbes d'un blanc immaculé. En même temps, le ciel canadien s'emplit du bruit des ailes. Les premières migrations dessinent sur le ciel leur mouvante figure géométrique. Le cycle éternel reprend.

Nul ne connaît véritablement les animaux, s'il ne les a vus dans leur milieu originel, et à l'état naturel. Ils y mènent une vie certainement le plus souvent dure et pleine d'embuscades. Ils y sont pour nous une magnifique leçon. Ils ne survivent que par une somme quotidienne de courage, de labeur et d'intelligence.

On nous a trop longtemps habitués à n'accorder aux animaux que l'instinct et à leur refuser l'intelligence. Rien n'est plus faux. Chaque jour, l'animal se heurte, à l'état naturel, en face de problèmes que l'instinct seul ne saurait résoudre. On est étonné de voir combien peu de temps il faut aux animaux sauvages pour reconnaître un homme armé d'un homme qui ne l'est pas. Comment se communiquent-ils cette connaissance? C'est une question à laquelle nous ne saurions répondre. Cependant nous nous trouvons en présence d'un fait. Que de fois, retournant chez moi sans armes, j'ai été suivi à quinze pas par un loup, nullement agressif, mais simplement curieux. Si par hasard j'étais armé, maître loup demeurerait invisible, ou bien, s'il se montrait, c'était l'espace d'une seconde. Avant que j'eusse le temps de porter mon fusil à l'épaule il avait déjà disparu dans la broussaille.

L'on a écrit sur les bêtes beaucoup de romans dont quelques-uns sont excellents, du point de vue littéraire. Sont-ils vrais? C'est une autre affaire. Il ne faut pas prêter au cerf les pensées du loup,

et encore moins, à n'importe quel animal, les pensées de l'homme. Ce serait d'ailleurs diminuer la bête. Les deux guerres auxquelles ma génération a eu le malheur d'assister ne m'ont pas donné de l'humanité une idée par trop flatteuse. Je dirai volontiers avec Molière : *"Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense."*